CHAPITRE II

L'ADIEU

Venit hora 1. Voici l'heure.

Mes Frères,

Le carême s'ouvre devant les âmes chrétiennes comme une longue avenue au fond de laquelle apparaît, sur le ciel noir, sillonné d'éclairs, la croix sanglante du Rédempteur.

Sans doute, derrière cette croix se dresse le tombeau glorieux, rendez-vous matinal des anges, des saintes femmes, des apôtres. Le drame lugubre du vendredi saint a pour dernier acte l'apothéose de la résurrection. Mais l'Église, notre mère, tient à concentrer nos regards sur le divin patient. Elle nous offre le bouquet de myrrhe des souvenirs sacrés de la Passion. Elle nous conduit à l'école de la croix : stage douloureux, nécessaire, de tout candidat de la gloire : et ita intrare in gloriam suam ¹.

La science de souffrir et de mourir : voilà toute la philosophie de l'Évangile; voilà toute la philosophie de la vie!

« Sortez donc, ò filles de Sion, s'écrie le prophète, venez contempler votre roi au jour de ses noces martyrisantes, au jour de la fète de son cœur, sous le diadème d'épines étincelant des larmes de sa Mère immaculée. Egredimini, Filiæ Sion, et videte Regemvestrum in diademate quo coronavit eum Mater sua in die desponsationis ejus et lætitiæ cordis ejus.

Cette invitation nous est adressée. Durant cette sainte quarantaine, accompagnons Notre-Seigneur Jésus-Christ aux différentes étapes tristement suggestives « de sa sortie de ce monde ».

« Son heure vient de sonner. Venit hora. »

Luc, xxiv, 25.

Levons-nous; suivons amoureusement le Maître. Il prend le chemin de Gethsémani ; Nous allons entendre ses suprèmes recommandations. A ses côtés, nous assisterons à la scène inoubliable de l'Adieu.

Elle nous apprendra à surnaturaliser les Nôtres.

I

L'Adieu du Christ

Les flambeaux du cénacle sont éteints. De mystérieuses et adorables choses y ont été consommées : les apôtres ont vu, stupéfaits, la gloire à genoux, la puissance à l'œuvre, l'amour en frais. Ils ont fait leur première communion; ils ont reçu le sacerdoce. Il ne leur reste plus qu'à écouter les Novissima Verba, le testament doctrinal du Sauveur Jésus, le « chant du cygne » de l'amour eucharistique.

Le Christ conversait avec eux pour la dernière fois : « Je ne vous parlerai plus guère, dit-il tristement, le Prince du monde vient; cependant il n'a rien en moi. Mais afin que le monde connaisse que j'aime le Père, et que je fais ce que le Père m'a ordonné, levez-vous. Sortons d'ici 1. »

Debout, suivant la coutume, ils chantèrent les dernières hymnes du « Hallel », et le Maître, entouré de ses disciples, prit en silence la direction de Gethsémani.

Son heure était venue : l'heure de l'adieu. L'adieu, Jésus allait le placer dans le cadre le mieux adapté aux exigences de son cœur.

C'était nuit close, une de ces nuits d'Orient, fourmillantes d'astres, claires et sereines : la nuit du 2 avril 33.

En cette quatorzième journée de Nisan, après la célébration de la Pâque, la lune était dans son plein. Les feux des Galiléens jetaient, le long de la route, des clartés mourantes ².

Les murmures du Cédron, les plaintes des arbres funèbres qui le bordaient, le jeu des ombres à travers les tombeaux, nombreux dans la vallée, épandaient sur la campagne une vague tristesse.

¹ Joan., xIV, 29-31.

² Aux approches de la moisson, c'était la coutume d'allumer des feux protecteurs. (Exod., XXII, 6.)

Les douloureux souvenirs se dressaient à chaque pas. Par là, chaque année, s'en allait au désert le bouc émissaire chargé des anathèmes du peuple. Au delà des pentes de l'Ophel, festonnées de vignes, déjà parées de leurs pampres, Jésus devait franchir le Cédron. Avant lui, pieds nus, voilé de deuil, David avait passé, en fuite devant la colère de son fils Absalon.

En face, sur la colline de Moriah, Abraham avait conduit, pour l'immoler, Isaac, l'enfant du sourire.

Dans ce même lieu, le Père des croyants avait rencontré Melchisé dech, le roi de Salem, le prêtre du pain et du vin.

Là, devront se tenir les assises du dernier jugement.

O cadre grandiose de la nature et de l'histoire! O route, désormais immortelle, du cénacle à Gethsémani! Vous aviez ce soir-là une adaptation mystérieuse avec la scène du départ et des adieux de Jésus-Christ.

Les paroles du divin Maitre n'avaient jamais été plus tendres, ni plus saisis-santes.

Elles s'inspiraient de la solennité des événements prédits par les prophètes, imminents, douloureusement pressentis par les onze, silencieux et craintifs.

Elles s'imprégnaient du parfum des vignes en fleur et des figuiers en bourgeons.

Jamais l'oreille humaine n'avait entendu plus suaves accents, vérités moins voilées, prophéties plus profondes.

Jésus parlait avec clarté, simplicité, autorité.

Le soleil ne darde-t-il pas, à l'heure du déclin, le luxe de ses plus doux rayons? Le père de famille ne garde-t-il pas, pour le soir de sa vie, ses conseils les plus sages et ses bénédictions les plus sacrées!...

Or l'heure de Jésus avait sonné.

C'était l'heure du départ...

Ce départ, Jésus le savait, était insupportable aux apôtres : « Sa tristesse remplit votre cœur », leur disait-il. « Il est avantageux, il est nécessaire pour vous que je m'en aille; si je ne m'en vais, l'Esprit consolateur ne viendra pas à vous. Mais je vous l'enverrai... »

Du cénacle à Gethsémani, la tendresse de Jésus, toujours intarissable, se répandit en enseignements d'inénarrable amour.

L'histoire a conservé le souvenir des adieux de certains grands hommes : Elle nous a montré Alexandre, abrégé dans sa course, partageant avec calme ses conquêtes entre ses généraux.

César, percé d'un coup de poignard, laissant tomber sur son assassin ce mélancolique reproche : « Tu quoque, Brute. Toi aussi, Brutus! »

Nous avons tous dans l'âme le cri de Louis XVI, en face de l'échafaud : « Je meurs innocent! »

Le dix-neuvième siècle retentit encore du sonore baiser donné à ses aigles, dans la cour du château de Fontainebleau, par Napoléon, en partance pour l'exil!

Le courage, l'indignation, la désillusion, la fierté se partagent le cœur de ces héros; l'effort se trahit sous le calme sublime des derniers moments.

En Jésus-Christ, rien de pareil! Quelle pleine et auguste possession de lui-même! Quelle claire vue de l'avenir, quelle assurance d'immortalité!

Cet homme qui avait parlé de la mort comme d'un bonheur idéal d'avenir¹ : « Le moment, disait-il parfois en soupirant, n'est pas encore venu! Oh! qu'il me tarde de recevoir un baptème de sang! »

Cet homme, à qui la mort donnait des tressaillements de joie; cet homme qui déposait son âme sans violence, mais par amour, entre les mains de son Père : qui peut-il être, sinon l'Homme-Dieu? Oui, c'est Lui, Lui seul.

La scène des adieux de Jésus-Christ, au chapitre xv de saint Jean, est la preuve la plus éclatante de sa divinité.

Elle se compose d'une effusion doctrinale et d'une adorable prière.

En voyant à mi-côte les jardins de Salomon, couverts de vignobles, déjà deux fois émondés¹, Jésus dit à ses disciples : « Je suis la vraie vigne, mon Père est le vigneron, vous êtes les branches... Demeurez en moi, et moi en vous. Comme la branche ne peut porter de fruits qu'attachée au cep, ainsi vous n'en pouvez porter, si vous ne demeurez en moi. »

Al'aide de cette comparaison, l'une des plus belles dont Il se soit servi, Notre-Seigneur développa la vie *intime*, sacrifiée, féconde de ses disciples avec lui...

1 Robinson, Biblical Researches, II, 80. - Bro-

CARDO auctore : Exacta Descriptio terræ sanctæ, p. 332.

L'énergique émondage du cœur par l'amour, la fructification des œuvres sous le fer de l'épreuve, la gloire de son Père, les joies sacrées des âmes dans la charité et dans l'unité : quelle révélation de la grâce nouvelle!

« Je suis la vigne; vous êtes les sarments. » Pourquoi Notre-Seigneur rattache-t-il à la vigne le texte de son enseignement?

Sous le ciel de la Palestine, croissaient l'olivier, le figuier, le cèdre, le palmier, le térébinthe.

Tous ces arbres sont utiles aux usages de la vie; le commerce, l'industrie, les arts y trouvent la matière de leurs travaux, le « substratum » de leurs chefs-d'œuvre. Seul, le bois de la vigne demeure réfractaire à tout emploi sérieux. Fol et contourné, sinueux et vagabond, « il n'est pas même apte à faire une cheville 1 ». Sur quoi, saint Augustin jette ici la lumière de son génie : « Pour le rameau de la vigne, dit-il, il n'y a que deux destinées, rester uni au cep, et ainsi se couvrir de fleurs, se charger de fruits; ou, branche stérile et desséchée, qui épuise la plante, consume la

sève, tomber, au tranchant du sécateur, être jeté au feu! Vel in vite, vel in igne! »

Ainsi la parabole du Sauveur est la révélation adéquate de l'influence de Jésus-Christ sur l'humanité envisagée dans chaque individu, dans chaque famille, dans chaque nation.

Sans Lui, aucun fruit d'honneur et de salut.

La vie d'union avec Jésus-Christ, c'est le principe de la vie chrétienne, de la vie sociale, de la vie éternelle! C'est afin de marier les âmes et les peuples avec Jésus-Christ que l'Église remue ciel et terre, ouvre sur le monde la fontaine des sacrements, envoie partout l'armée de ses vierges et de ses apôtres!

Voulez-vous savoir ce que vous valez devant Dieu? N'interrogez ni votre esprit, ni votre fortune, ni votre popularité. Fussiez-vous le plus envié des littérateurs, le plus puissant des capitalistes, le plus honoré des citoyens, si vous vous retranchez du Christ, vous êtes mort, deux fois mort! Votre vie du temps, votre vie d'éternité sont perdues! Vous passez ici-bas par le feu des passions, par les flammes secrètes, aiguës de la convoitise;

¹ ROHRBACHER, *Histoire de l'Église*, chapitre de la Genèse.

vous serez consumé par des désespoirs sans fin. La géhenne d'outre-tombe vous est réservée.

« Celui qui ne demeure pas en moi, dit le Sauveur, sera jeté hors du vignoble. Comme le sarment, il séchera, mis en tas pour le feu et y brûlant éternellement. Colligent eum in ignem mittent, et ardet '! »

Sort fatal! car les flammes de l'enfer sont dans le regard de Jésus : il en parle au temps présent : et ardet!

D'où vient votre bonheur? d'où jaillit votre gloire? Souvenez-vous de la vigne et de ses rameaux. Demeurez en union avec le Maître. Plus vous serez vigoureuses, âmes chrétiennes, plus vous serez vertes et vives, ò branches mystérieuses du cep divin, plus vous serez éprouvées. Le sacrifice a toujours fait les vies honorables, grandes, fécondes... La canonisation des saints n'est que la constatation authentique des fruits miraculeux de cette intense vitalité!

Sortant de cette similitude pour en venir à la réalité, Jésus développa le commandement nouveau : l'amour. Ceci est mon précepte :

« Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. »

Jamais aucun enseignement similaire n'avait retenti dans le monde. La lecture de ces pages encore brûlantes laisse deviner l'émotion qui pénètre l'âme des disciples, en cette nuit mémorable du 2 avril 33. Jusque-là l'humanité avait tremblé d'effroi devant le Dieu des justices. Elle avait, dans sa terreur, dans sa folie, dressé des autels à tous les vices : elle avait adoré l'argent, la chair, la conquête, la science.

Mais le Christ était venu. Il avait parlé, agi, souffert. Il allait mourir : entre les bras de la mort, il laissait rayonner l'amour!

L'amour, c'était la pierre fondamentale de la religion : « Dieu et amour », dira saint Jean, l'apôtre bien informé.

L'amour explique tout dans la vie du Rédempteur. C'est d'amour, non des supplices du crucifiement, que Jésus doit mourir.

« Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés! » — Il serait intéressant de suivre au cours des épitres apostoliques la trace lumineuse laissée par le divin Maitre.

La charité, l'unité : voilà les deux pôles de l'Église catholique : Le discours de l'adieu,

¹ Joan., xv, 6.

sur la route de Gethsémani, est le programme complet du christianisme. Nos premiers pères dans la foi ont appris là le motif des haines toujours renaissantes du monde. « Le serviteur n'est pas plus grand que le maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi. Consolez-vous, sachez que le monde m'a haï le premier. »

Là, les apôtres ont reçu l'assurance des secours du Paraclet, au milieu des persécutions terribles qui les attendent : « L'esprit de vérité et d'amour convaincra le monde de péché, de justice et de jugement.

Dans ces trois mots repose tout le mystère des victoires des chrétiens sur le monde.

Les apôtres ont vu là par avance, après les tristesses du temps, se lever l'aurore des joies de l'éternel rendez-vous : « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous gémirez, et le monde se réjouira; vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en bonheur... Vous me reverrez et votre cœur se réjouira, et nul ne vous ravira votre joie! »

Là enfin, les apôtres ont puisé une absolue confiance au triomphe de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

L'avenir, avec ses tristesses, ne saurait donc les décourager : « L'heure arrive, dit le Sauveur, et déjà elle est là, où vous serez dispersés, chacun de son côté, et vous me laisserez seul... Je vous ai dit ces choses, afin qu'en moi vous ayez la paix; en ce monde vous serez sous le pressoir, mais ayez confiance : j'ai vaincu le monde. »

Quelle fierté divine! Quelle solennelle attestation de la puissance du Seigneur Jésus : J'ai vaincu le monde! Ce mot sublime explique les défis sublimes lancés au paganisme par saint Paul. En lui se résument toutes les protestations des martyrs au tribunal des tyrans.

O discours de l'adieu! vous êtes un chant de force, de suavité; l'épithalame des âmes consommées avec le Christ dans l'unité! une prophétie claire, consolante des gestes de l'Esprit-Saint dans l'Église et dans le monde. Vous êtes le testament doctrinal du Sacré-Cœur de Jésus.

Heureux l'homme qui vous médite à l'heure de ses tristesses; chacune de vos paroles illumine son esprit, chacun de vos accents réchauffe son cœur!

A l'école de son Maître, il lève les yeux

vers le ciel; il contemple, il prie, il aime, il est prêt à marcher au sacrifice. L'heure qui retentit des profondeurs de l'éternité ne lui fait point peur. C'est l'heure de l'adieu. Mais c'est pour lui l'heure du calme, l'heure où toutes les puissances de son âme montent vers Dieu dans l'ampleur d'un amour suprême.

Trève aux inquiétudes, trève aux angoisses de la mort: Jésus-Christ vient de répandre sur ses apôtres les flots de sa tendresse. Avant de franchir le torrent du Cédron, il s'arrête. Entre le Cénacle et le Calvaire, prètre et victime, il lève, du fond du ravin, les yeux et la voix vers le ciel attentif.

Il prie pour lui-même : « Père, l'heure est venue... Je vous ai glorifié sur la terre; j'ai consommé l'œuvre que vous m'avez confiée... Et maintenant glorifiez-moi! »

« L'heure est venue! » Quelle heure dans la durée des siècles! L'heure de la délivrance du genre humain, l'heure attendue, désirée par les prophètes; l'heure de la gloire divine!... L'heure dont vibrent joyeusement les échos de l'éternité: Venit hora...

« J'ai consommé l'œuvre que vous m'avez confiée. »

Exemples, enseignements, miracles, Jésus

n'a-t-il pas tout livré aux hommes pour leur apprendre à connaître les perfections infinies?

Si ses souffrances et sa mort doivent couronner l'œuvre de la rédemption, le voici prêt à monter sur la croix, à crier par toutes ses blessures, encore plus que des lèvres : Consummatum est!

« Et maintenant, glorifiez-moi. »

L'humanité sainte de Jésus-Christ demande sa récompense : les humiliations, les sacrifices, les anéantissements de l'Homme-Dieu appellent les revanches de la gloire : au Calvaire il faut les splendeurs du Thabor; l'enfer doit trembler, la terre se réjouir, le ciel exulter, devant le triomphe du Christ éternellement vainqueur...

« Jésus a bu de l'eau amère du torrent : c'est pourquoi il relèvera la tète. »

Mais la prière sacerdotale du Maître ne s'arrête pas à sa propre exaltation :

Il prie pour ses disciples:

« Je prie pour ceux que vous m'avez donnés... Père, gardez-les... Je les ai gardés, et aucun d'eux n'a péri, hormis le fils de la perdition, afin que l'Écriture fut accomplie... Or, maintenant, je viens à vous, et je dis ceci